7

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. A. DESORMEAUX,

Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, membre titulaire de l'Académie royale de Médecine, médecin en chef de l'Hospice de la Maternité, membre de la Légion-d'Honneur;

PAR M. RAIGE-DELORME.

(*Extrait des Archives générales de Médecine.*)

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. A. DESORMEAUX.

Si la mort a quelque chose d'effrayant, si sa puissance a droit d'imprimer jamais une terreur profonde, c'est lorsqu'elle frappe inopinément un homme sur lequel se réunissaient tous les genres d'intérêt et de considération, et que son âge et la force apparente de sa constitution semblaient devoir mettre long-temps encore à l'abri de ses coups. Stupéfait à la nouvelle d'un événement aussi soudain, on se refuse quelque temps à y croire; on ne peut concevoir que celui que l'on voyait hier encore plein de vie et de santé, que l'on entourait de tous ses égards et de toutes ses affections, soit descendu dans la tombe. Mais cette illusion passagère, une triste certitude ne vient que trop tôt la détruire, et elle fait place aux éternels regrets, au souvenir douloureux de ce qu'on a perdu. Telle fut la sensation générale que causa la mort imprévue de M. Desormeaux. Sans doute, les corps savans auxquels il appartenait, la Faculté et l'Académie royale de médecine, rendront dans quelqu'une de leurs séances un solennel hommage à la mémoire du membre qui leur fit tant d'honneur. Quant à nous, que nos relations particulières avec M. Desormeaux, collaborateur du *Dictionnaire de médecine* et de ce Journal, mirent à même d'apprécier en quelque sorte de près les inestimables qualités de son cœur et de son esprit, nous devancerons ces éloges publics en disant dans un simple récit ce que nous connaissions de ce savant et excellent homme. Puisse ce triste et dernier tribut payé par notre douleur et notre reconnaissance montrer combien sont légitimes les regrets que nous cause sa perte prématurée, et combien sa memoire doit à jamais nous être chère.

Marie-Alexandre Desormeaux, né à Paris le 5 mai 1778, appartenait à une famille qui compte plusieurs générations de médecins; on n'a point encore oublié avec quelle distinction son père, membre de l'ancienne et célèbre Académie royale de chirurgie, exerçait et professait l'art des accouchemens. Il fit ses humanités au collége d'Harcourt, où il remporta plusieurs prix, ainsi qu'aux concours généraux de l'Université. Ces succès de collège, le plus souvent assez insignifians pour l'avenir, méritent toutefois d'être remarqués, lorsqu'ils sont obtenus par un jeune homme d'une excessive timidité, et qui ne les dut qu'à un travail assidu et réfléchi : on ne peut s'empêcher d'y voir une garantie d'aptitude pour une carrière scientifique. Lorsque, en 1792, le gouvernement révolutionnaire eut fait fermer les colléges et tenté d'abolir l'instruction pour mieux établir l'égalité, Desormeaux se vit enlever à ses études inachevées, et fut forcé de se livrer, avant le terme fixé, à la médecine. Il étudia l'anatomie et la chirurgie sous Desault et sous ses élèves les plus distingués, Manoury et Boyer, qu'il aimait à se rappeler comme ses premiers maîtres. Au bout de deux ans, quand on eut senti le besoin de réorganiser des écoles consacrées à l'enseignement de la médecine, Desormeaux fut un des premiers nommé, après les examens requis, *élève salarié de l'École de santé* de Paris; et lors de la création de l'École pratique, il y entra sous le titre d'élève de première classe, et remporta le premier prix à la fin de l'année.

Ce fut vers cette époque, en 1798, qu'à peine âgé de 20 ans et livré tout entier à ses etudes médicales, il perdit son père, enlevé par une mort aussi prompte que celle qui l'a frappé lui-même. Desormeaux eut dès-lors à lutter contre une destinée qui aurait découragé des hommes d'un caractère plus fort que celui qu'annonçait son extrême timidité. Il n'en fut cependant pas abattu; devenu, à un âge où l'on a encore besoin de guide et d'appui, chef d'une famille nombreuse et sans fortune, il s'élève tout-à-coup à la hauteur d'une situation aussi difficile; et on le voit continuer avec succès le cours d'accouchement que son père avait commencé, et chercher à surmonter les premiers obstacles que présentent les débuts de la pratique. Mais les circonstances graves où se trouvait à cette époque la France, obligée de repousser de toutes parts les efforts de l'Europe coalisée contre elle, ne devaient pas même lui laisser la liberté de poursuivre une carrière si pénible. La conscription l'enlève à ses travaux, à sa famille, et il part simple soldat pour rejoindre sur les bords du Rhin le régiment dont il devait faire partie. Arrivé à Strasbourg, les chefs du service médical de l'armée, auxquels il avait été recommandé et auprès desquels il se recommandait lui-même par ses succès dans ses études et par son instruction, lui firent obtenir un congé de quelques mois,

dont il profita pour se faire délivrer une commission de Chirurgien de troisième classe. Attaché en cette qualité à l'avant-garde de l'armée de réserve, il fit la campagne d'Italie qui se termina par la bataille de Marengo. Lorsqu'en 1802, la paix de Luneville eut rendu pendant quelque temps du repos à la France, un congé définitif lui permit de revenir à Paris et de reprendre sa carrière, où l'attendaient encore de nombreuses et pénibles épreuves. Un concours se présente pour des places d'aide d'anatomie à l'école de médecine. Desormeaux est nommé le premier. Bientôt, les modiques appointemens attachés à cette place sont réduits de moitié ; il est obligé, pour subvenir aux besoins d'une existence bien modeste, de donner des leçons de langues anciennes et de mathématiques qu'il avait étudiées jadis avec succès, et qu'il n'avait pas cessé de cultiver au milieu d'occupations toutes différentes. Plus tard, lorsque son mérite et les années l'eurent placé dans une situation heureuse et calme, M. Desormeaux se plaisait à rappeler ces temps de mauvaise fortune. Les souvenirs de l'adversité passée ne sont pas sans quelque charme, soit par le contraste qu'ils forment avec le présent, soit par le sentiment assez légitime d'orgueil qu'à leur insçu conçoivent les cœurs même les plus modestes, à l'idée des obstacles qu'ils ont surmontés.

Cependant M. Desormeaux n'avait point encore le titre de Docteur. Il obtint gratuitement ce grade, au concours, le 6 floréal an XII (1804) en remportant le prix annuel fondé tout récemment par Cabanis. Il présenta et soutint à cette occasion une thèse ayant pour titre : *Précis de doctrine sur l'accouchement par les pieds.* Le sujet traité dans cette dissertation était sans contredit un de ceux que les accoucheurs du dernier siècle avaient conduit le plus près de la perfection ; M. Desormeaux sut lui donner encore de l'intérêt en s'en occupant, par la manière claire et précise avec laquelle il exposa ce point de doctine des accouchemens et par l'art qu'il mit à ramener les procédés opératoires à un petit nombre de règles générales applicables aux divers cas. Nous devons dire, toutefois, que l'auteur annonce son travail comme n'étant presque que le résultat des idées puisées dans les leçons de son père. Quoi qu'il en soit de cet aveu, on reconnaît déjà dans cet essai le genre de talent qui le distingua plus tard.

Après son admission au Doctorat, M. Desormeaux se livra à l'exercice de la médecine ; malgré son mérite réel, ce ne fut qu'avec peine et après des dégoûts sans nombre qu'il parvint à se former quelque clientelle. Son caractère timide, froid et réservé, ses manières simples, éloignées de tout artifice et de toute ostentation, étaient peu propres à lui applanir les difficultés d'une carrière où le savoir-faire donne plus de succès que le savoir.

Enfin, la fortune commença à se relâcher de ses rigueurs, et le

conduisit, quoique lentement encore, à la position la plus brillante. Corvisart, dont il avait été l'élève, et qui avait pu apprécier son mérite, lui fit obtenir une place de chirurgien dans la maison de Madame, mère de l'empereur; à quelque temps de là, il contracta une alliance honorable, où il trouva un bonheur que la mort seule put interrompre; et dans le courant de l'année 1811, lorsqu'un concours eut été ouvert à la Faculté de médecine de Paris pour remplacer le célèbre Baudelocque, dont la mort laissait vacante une des chaires d'accouchement, M. Desormeaux fut nommé professeur après des épreuves longues et difficiles, soutenues contre des compétiteurs habiles. Nous n'avons pas assisté à ce concours qui a laissé des souvenirs glorieux dans l'école, et nous ne pouvons en dire que ce que nous avons souvent entendu répéter. On s'accorde à avouer que cette circonstance révéla dans M. Desormeaux une instruction si étendue, un esprit d'observation si exact, une sûreté et une sévérité de jugement si peu commune, enfin une logique si pressée et si vigoureuse, qu'il se plaça tout d'abord, quoique bien jeune, parmi les premiers maîtres de l'art. Mais citons de préférence les paroles d'un juge compétent en cette matière, et qui fut probablement témoin de cette lutte scientifique : « M. Desormeaux, a dit tout récemment M. Moreau sur la tombe de ce professeur, entra en lice avec des hommes qui, par leur mérite, leur âge, les travaux qu'ils avaient publiés, paraissaient devoir offrir peu de chances de succès à leur jeune et modeste compétiteur. Mais dès la première épreuve, M. Desormeaux prouva par ses connaissances en anatomie et en physiologie, par sa vaste et solide érudition, par la pureté et l'élégance de sa diction latine, qu'il serait un concurrent redoutable. En effet, dans les autres épreuves du concours, il conserva cette supériorité qui avait caractérisé son début. » L'envie fit répandre dans le temps que M. Desormeaux ne devait son triomphe qu'à la protection de la mère de l'empereur, à la maison de laquelle il était attaché. Il est curieux de savoir que, loin de lui avoir été aussi utile qu'on le prétend, M.me Lætitia, qui était aux eaux à l'époque de ce concours, lorsqu'elle apprit sa nomination, fit exprimer à M. Desormeaux son mécontentement de ce qu'il s'y était présenté sans son agrément. Du reste, ce que fut depuis le professeur Desormeaux suffirait pour répondre à cette insinuation calomnieuse. Il se peut que l'élocution plus brillante ou plus animée de quelques-uns des compétiteurs ait fait illusion sur le rang qu'ils avaient mérité dans le concours; mais les seuls monumens d'après lesquels nous pouvons maintenant le juger, les dissertations que chaque concurrent composa dans cette occasion, sont là pour attester la justice avec laquelle se fit la nomination de M. Desormeaux. Nous ne craignons pas de le dire, sa dissertation sur l'avorte-

ment (*de abortu*) annonce un talent si ferme et si complet, qu'il est difficile de croire que la supériorité qu'elle décèle dans son auteur ne se soit pas montrée dans la plupart des autres épreuves : c'est un traité complet, quoique fort court, de la matière; méthode, saines doctrines, érudition étendue et choisie, critique judicieuse, langage simple, élégant et concis : telles sont les qualités qui distinguent ce travail à un haut degré. Nous ne terminerons pas l'historique de cette partie intéressante de la vie de M. Desormeaux, sans citer, comme un trait de son caractère, l'hésitation qu'il mit à se présenter à un concours dont il devait remporter la palme. Telle était la défiance qu'il avait en ses propres moyens, défiance que sa timidité et sa modestie excessive faisaient presque partager à des gens éclairés; telle était la modération de ses goûts et de son ambition, qu'il fallut toutes les pressantes sollicitations de sa famille et des personnes qui le connaissaient intimement, pour le décider à descendre dans une arène où il apporta une force si imposante et des armes si bien préparées.

La place de professeur à la Faculté de médecine de Paris ouvrait à M. Desormeaux une carrière brillante qui mit en évidence sa haute capacité. En 1816, ses collègues lui donnèrent une marque d'estime et de confiance, en le nommant à l'unanimité Trésorier de la Faculté, à la place de M. Sue, que la mort venait d'enlever. M. Desormeaux se livra presqu'exclusivement dès-lors aux doubles fonctions que ce titre et celui de professeur lui imposaient.

On était à une époque de confusion et d'intrigues. La restauration avait fait surgir dans diverses classes de la société des prétentions grotesques. Quelques individus que leur nullité tenait nécessairement dans l'obscurité, s'imaginèrent tout-à-coup que leurs opinions politiques et religieuses de plus ou moins fraîche date leur donnaient des droits à toutes les places. On lança contre la Faculté une foule de pamphlets ignobles, où l'ignorance des choses le disputait à la bassesse et à la cupidité; tantôt on dénonçait les professeurs, tantôt on réclamait le retour aux anciennes institutions. M. Desormeaux, qui avait une connaissance approfondie de tout ce qui concerne les institutions médicales tant anciennes que nouvelles, prit part à la rédaction des écrits publiés dans la défense de la Faculté si brutalement attaquée. Une résistance opposée à un homme alors en crédit le signala encore à la coterie qui voulait détruire la Faculté de médecine, et dut le faire regarder comme un ennemi obstiné de la légitimité : le père Élisée, premier chirurgien du Roi, qui travaillait activement, dit-on, à récupérer les attributions très-lucratives attachées anciennement à sa charge, avait envoyé à la Faculté un de ses agens prendre des notes sur les registres de l'administration. M. Desormeaux entre dans les bureaux au moment où

le secrétaire s'apprêtait à remplir sa mission ; en apprenant sur quel ordre étrange les registres de la Faculté sont mis ainsi à la disposition d'un étranger, il les fait immédiatement fermer, et annonce au mandataire non médiocrement scandalisé de voir ainsi méconnue l'autorité de son maître, qu'il ne lui sera permis de les consulter que sur un ordre du ministre. De plus, les opinions politiques de M. Desormeaux, fermement arrêtées, quoique raisonnables et modérées comme son caractère, n'étaient un secret pour personne. Sans afficher une opposition qui n'était pas dans ses habitudes, il n'avait pas cru non plus devoir cacher l'intérêt qu'il portait au triomphe d'une sage liberté. Cette manière de penser, au milieu des opinions hypocrites de l'époque, ajoutait encore à la considération personelle dont il jouissait. Tant de méfaits devaient lui être soigneusement comptés, et lui furent difficilement pardonnés. Aussi, quand le ministre Corbière eut dissous illégalement la Faculté de médecine de Paris, en 1822, fût-il sérieusement question d'en éloigner un homme aussi dangereux que le professeur Desormeaux. Comme Beclard, d'illustre et malheureuse mémoire, il faillit n'être pas compris dans la nouvelle organisation de l'école, en 1823. Cependant l'injustice ne fut pas consommée, sans que par aucune démarche le professeur menacé dans ses droits eût cherché à parer le coup qu'on lui destinait. Au milieu des mesures odieuses et ridicules qui furent prises, certaine pudeur retint encore les réorganisateurs de la Faculté, et l'on doit aujourd'hui leur savoir quelque gré de n'avoir pas comblé la mesure de l'absurde !

M. Desormeaux avait négligé depuis plusieurs années les avantages de la pratique. Le danger qu'il avait couru lui montra la nécessité de s'y adonner de nouveau. Dans un temps de lutte entre les partis, où tout ce qui tient au Gouvernement peut être livré aux passions et à l'arbitraire du pouvoir du jour, il dut penser à se créer un avenir indépendant. Il avançait avec succès dans cette nouvelle carrière ; la place de médecin de l'hospice de la Maternité qu'il occupait depuis à-peu-près deux ans (1), le mettait dans une po-

(1) On peut juger de l'intérêt que M. Desormeaux aurait su donner à ce service de l'un des hôpitaux les plus importans de Paris, et resté trop long-temps stérile pour la science et pour l'instruction publique, par les travaux que publièrent, sous son inspiration, deux de ses élèves, MM. Danyau et Tonnellé, et qui éclairèrent plusieurs points obscurs des maladies des femmes. La Thèse du premier de ces jeunes médecins, sur la *Métrite gangréneuse*, et le Mémoire du second, sur les *Fièvres puerpérales*, qui est publié dans divers Numé-

sition favorable pour développer ses rares talens de praticien. Déjà ses confrères l'appelaient de toutes parts en consultation, principalement dans les cas de maladies des femmes. Quelques années encore d'existence, et M. Desormeaux, parvenu au premier rang des médecins consultans de la capitale, assurait à sa famille une fortune honorable. Tant de bonheur et de propérités ne lui était pas destiné. La mort devait trancher le cours d'une vie si belle au moment où tous les obstacles avaient disparu, où il ne restait plus que de doux fruits à recueillir. Depuis quelques mois, M. Desormeaux éprouvait de temps en temps une douleur dans le côté gauche de la poitrine, qui s'étendait jusque dans le bras, et s'accompagnait d'un sentiment profond d'angoisse; du reste, il n'existait ni dyspnée, ni palpitations. Dans l'intervalle de ces courts accès, aucune incommodité n'était ressentie. Tout indiquait une santé parfaite. M. Desormeaux ne concevait aucune crainte sur son état, et attribuait sa douleur de poitrine à une affection rhumatismale dont il avait éprouvé jadis de fréquentes atteintes. Le 29 avril à neuf heures du matin, aucune altération ne se montrant dans sa santé, il se dispose à aller, comme de coutume, à son hôpital. A peine, dans son cabriolet, est-il à quelques pas de chez lui, qu'il succombe, n'ayant eu que le temps de dire : je ne sais ce que j'ai... Je me trouve mal... Cette mort si rapide, si instantanée doit-elle être attribuée à une apoplexie cérébrale, ou, suivant plus de probabilité, à la rupture du cœur ou de quelque vaisseau de la poitrine, c'est ce qui ne peut être que le sujet de conjectures, l'examen anatomique du corps n'ayant pas été fait.

M. Desormeaux ne fut pas un professeur brillant, et ses savantes leçons n'étaient pas de celles qui attirent la foule. Il s'exprimait avec facilité et précision; mais il lui manquait cette chaleur intérieure qui donne de la variété au débit et fixe l'attention des auditeurs sur les sujets les plus arides. Il portait dans l'exercice de ses fonctions une austérité qui, dans les premiers temps, ne lui concilia pas la faveur des élèves intimidés par la froideur et la sévérité de son abord. Ils revinrent bientôt aux sentimens que leur digne professeur méritait, lorsqu'ils eurent connu toute sa bonté, toute son affabilité dans les rapports particuliers qu'ils pouvaient avoir avec lui. Son inflexible équité était généralement connue; son nom dans les juris d'examens et de concours était pour les compétiteurs une sûre garantie d'impartialité. Aucune considération étrangère ne pouvait influer sur les dé-

ros des *Archives*, fourniront la preuve de la sagacité avec laquelle M. Desormeaux établissait le diagnostic et dirigeait le traitement de ces terribles maladies.

terminations que ses lumières et sa conscience lui avaient inspirées; et l'on était certain, par sa présence, que le parti de la science serait bien représenté et les droits du mérite chaudement défendus. Dévoué entièrement aux intérêts de l'enseignement et de la Faculté, et avant tout à la justice, on le vit constamment voter, dans les diverses nominations faites à la Faculté, d'après ces invariables principes. Il n'en eût pas dévié en faveur de l'ami le plus intime, auquel du reste il se fût sacrifié tout entier. Un si noble caractère, joint à une extrême simplicité de mœurs, ne pouvait manquer de forcer l'estime générale. Aussi, à la Faculté, à l'académie, la voix de M. Desormeaux était-elle toujours entendue avec faveur et respect. Son absence à la Faculté sera surtout sentie : M. Desormeaux, estimé et aimé de ses collègues, même de ceux dont il était si loin de partager les opinions politiques et religieuses, était un intermédiaire conciliateur entre les intérêts dissidens que le malheur des temps a laissé s'élever. Puisse le choix de son successeur réparer, s'il se peut, la perte qu'a faite la science aussi bien que le parti des lumières et de la raison !

M. Desormeaux n'a écrit que tard et fort peu, quoique le genre de son esprit semblât devoir le porter aux travaux du cabinet. Mais les efforts de la composition le fatiguaient ; ou plutôt, aimant la science pour elle-même, et dépourvu de toute ambition, de tout désir de distinctions et de succès, de ce mobile puissant qui devrait toujours accompagner les grandes facultés, il n'éprouvait pas le besoin d'émettre au dehors le résultat de ses vastes connaissances et de ses méditations. Il ne mit d'activité que dans l'accomplissement de ses devoirs, et s'il parvint à la célébrité, il y fut porté plus par la force des choses que par ses propres efforts. Aussi ne fut-ce qu'après de pressantes sollicitations qu'il se décida à prendre part à la rédaction du *Dictionnaire de Médecine* en 21 volumes. Les nombreux articles que composa M. Desormeaux, et qui comprennent tout ce qui a trait à l'art des accouchemens ainsi qu'aux maladies des femmes et des enfans nouveaux-nés, furent certainement de ceux qui contribuèrent le plus au succès de cet ouvrage (1). On y remarque à un

---

(1) Ces articles sont les suivans : Accouchement — Allaitement — Alongement du col de l'utérus — Ancyloglosse — Avortement — Bassin (vices du) — Baptême — Céphalomètre — Césarienne (opération) — Chlorose — Chute de la matrice — Couches — Crochet — Délivrance — Dystocie — Eclampsie — Embryotomie — Enclavement — Femmes (maladies des) — Forceps — Grossesse — Hydromètre — Ictère des nouveaux-nés — Lactation — Laiteuses (maladies) — Le-

plus haut degré les qualités qui distinguent ses premières productions. Chaque matière est exposée avec une méthode, une clarté et une précision qui ne laissent rien à désirer. Partout une saine érudition se mêle aux résultats les plus exacts d'une observation personnelle étendue ; et si la nature de l'ouvrage dans lequel il écrivait ne lui permet pas de longs développemens, chacun de ses articles paraît encore riche d'une abondance de faits dont ils sont le précieux résumé. Dans les sujets qui touchent aux théories générales de la science, on a lieu d'admirer la sagesse de son esprit, et le parti qu'il a su tirer de la connaissance des anciens auteurs. Il semble que l'habitude de traiter les objets presque tout mécaniques qui constituent la science des accouchemens lui ait doné cette rectitude de jugement qu'il apporta dans des matières moins susceptibles de démonstrations rigoureuses. Ennemi des systêmes hypothétiques, il fut aussi éloigné de cette précipitation qui adopte sans examen les doctrines en vogue, que de cette obstination ridicule à soutenir des opinions surannées. Le soin qu'il eut toujours de rester dans l'observation des faits assure à ses écrits une valeur indépendante des temps et des opinions. Son exemple montre quel avantage a celui qui s'appuie également, et sur les travaux trop dédaignés des auteurs anciens, et sur les recherches des modernes. L'histoire de la médecine lui était trop familière pour qu'il pensât que tout ne fût qu'erreur ou vérité dans un temps. « Restons, disait-il dans un discours prononcé en 1819, dans une séance publique de la Faculté de médecine, restons fermement attachés à la

---

vier — Lochies — Menstruation — Métrorrhagie — Môle — Nourrice — Nouveau-né (physiologie et pathologie) — Obliquité de l'utérus OEuf humain (maladies de l') — Omphalorrhagie — Pelvimètre — Pelvimétrie — Renversement de l'utérus — Rupture de l'utérus — Sevrage — Symphyséotomie — Tire-tête — Toucher — Utérus (maladies de l') — Version du fœtus.

Il y a dans les *bulletins de la Société de médecine* établie dans le sein de la Faculté, plusieurs rapports de M. Desormeaux. Ce professeur mit aussi son nom à la traduction de Morgagni. Mais cette traduction toute entière est l'ouvrage de M. Destouet, jeune médecin laborieux, mort depuis plusieurs années, et qui, inconnu comme on l'est au commencement de sa carrière, eut le bonheur d'acquérir l'amitié et le patronage désintéressé de M. Desormeaux pour cette vaste entreprise. — Enfin M. Desormeaux laisse en manuscrit une traduction française des aphorismes d'Hippocrate, achevée depuis longtemps. La connaissance profonde qu'il avait de la langue grecque, doit faire désirer que ce travail soit rendu public.

saine manière de philosopher en médecine ; et si durant le cours de notre carrière, nous voyons paraître quelques-unes de ces théories brillantes, ne les admettons pas complètement, ne les rejettons pas pas non plus absolument ; mais examinons-les avec attention et sans préoccupation, et tâchons de démêler ce qu'elles peuvent renfermer de vrai. Nous pouvons être sûrs de rencontrer presque toujours quelques aperçus ingénieux, quelques vues utiles qui nous dédommageront de notre travail. Faisons à la médecine l'application du précepte de Plutarque, enseignons-lui à tirer quelqu'utilité de ses ennemis. »

Tel fut l'homme qui vient d'être ravi si inopinément à la science, à sa famille, à ses amis. Que ne puis-je représenter M. Desormeaux dans l'intérieur de cette famille si aimable, si intéressante, à laquelle sa bienveillance et son amitié me permirent si souvent de me mêler ; dire tous les sentimens de bonheur qu'il y ressentait et dont il était entouré ; peindre la simplicité, l'ineffable bonté, la délicatesse qu'il apportait dans le commerce ordinaire de la vie ; que ne puis-je montrer cette générosité qui lui faisait verser des bienfaits sur tous ceux qui l'approchaient ? Mais je n'ai dû parler que de l'homme public, du médecin, de l'écrivain, du professeur célèbre. Pour dire toute la douleur qu'a causée la perte de M. Desormeaux considéré comme homme privé, il faudrait décrire l'impression qu'ont produite les paroles prononcées par un de ses amis de cœur et d'enfance sur cette tombe qu'environnait un concours immense d'amis, de confrères et d'élèves, et sur laquelle MM. Orfila et Moreau venaient de déposer les derniers hommages de la Faculté et de l'académie. Je ne puis mieux terminer cette notice, qu'en transcrivant ce discours touchant.

« Messieurs, a dit le Docteur Honoré : après les paroles que vous venez d'entendre ; après ce tableau si vrai, si noble et si touchant, des rares et éminentes qualités que Desormeaux a développées dans le cours des différentes carrières qu'il eut à parcourir, et qui rendront sa mémoire à jamais recommandable, peut-être un devoir était encore imposé à celui qui lui fut uni dès l'enfance par les liens de la plus douce et de la plus constante amitié ; peut-être eussiez-vous mieux compris encore tout le malheur de sa mort, si je vous l'eusse montré au collège, dans les amphithéâtres, aux débuts de sa carrière médicale, qui furent si pénibles, au sein de son ménage, de sa famille, de ses amis, où il donnait et recevait tant de bonheur, car il était un homme tout d'intérieur, et ne pouvait être connu et apprécié que de ceux qui le voyaient de près ; vous auriez senti alors, combien malgré ses dehors si froids, si graves, si austères, il méritait d'être aimé, d'être chéri, par l'inaltérable égalité de son humeur, par sa simplicité et sa modestie si sincère, par la gaité de sa conversation, par l'abandon et l'oubli de soi-même le plus entier.

« Mais cette tâche toute douce, toute facile qu'elle me serait, je dois la réserver pour un temps où cette affreuse mort me causera des regrets moins poignants ; une autre d'ailleurs est plus pressante, et en l'accomplissant, je suis sûr de remplir le plus saint devoir de l'amitié : si Desormeaux eût pu prévoir qu'il allait mourir, ce n'est pas de lui qu'il se serait occupé ; toutes ses pensées se seraient tournées vers sa famille ; c'est donc de cette famille, que la mort prive d'un avenir si brillant, de toutes les prospérités, que je vais vous entretenir un instant. Puisse cette cérémonie si triste, mais en même temps si solennelle, donner du poids à mes paroles et les rendre fécondes.

Desormeaux était né d'un père qui devait lui laisser, avec le nom qu'il s'était fait dans l'enseignement et la pratique des accouchemens, la fortune qui d'ordinaire se fait long-temps attendre, mais qui finit toujours par couronner les grands succès ; cependant la mort vint aussi le frapper avant le temps, et Desormeaux se trouva seul, âgé de moins de vingt ans, chef d'une famille nombreuse à laquelle il ne restait rien, rien que son nom. Un autre malheur le menaçait et l'atteignit bientôt ; il fut conscrit, et dans l'impossibilité de se faire remplacer, car à cette époque la loi ne le permettait pas, et d'ailleurs il n'en aurait pas trouvé les moyens ; mais déjà il s'était fait remarquer dans ses études ; des maîtres généreux s'intéressèrent à lui ; on lui fit obtenir une commission d'officier de santé surnuméraire, faveur bien faible en apparence, puisqu'avec cette qualité, il n'avait pas les appointemens dont il aurait eu tant besoin pour lui et pour sa famille, mais en réalité bienfait immense et pour Desormeaux à qui son avenir était rendu, et pour la science dont il devait être un des plus fermes appuis. Qu'ils jouissent donc du bien qu'ils ont fait, ceux qui ont protégé, servi le fils de leur confrère moissonné avant l'âge, ce fils qui était le seul espoir, et qui devint bientôt le soutien de sa famille, noble et généreux exemple qui ne sera pas perdu pour nous, Messieurs. Comme son père, et dix ans plutôt que lui, Desormeaux a été frappé par une mort inattendue ; comme lui, il est mort au moment où la fortune commençait à lui sourire, où il pouvait préparer l'avenir d'une épouse qu'il idolâtrait, et qu'il laisse, jeune encore, à une douleur qui n'aura pas de fin ; de trois fils dont l'aîné va bientôt commencer ses études médicales, et d'une fille en ce moment moins à plaindre qu'eux tous, car son âge est si tendre qu'elle ne saurait comprendre le malheur qui vient de la frapper. On peut le croire, Messieurs, les enfans de Desormeaux seront dignes de lui ; sans doute nous ne pourrons pas être pour eux ce qu'il aurait été lui-même : un père comme Desormeaux ne se remplace pas, mais nous les environnerons de notre bienveillance, nous les guiderons de nos conseils ; nous serons, au besoin, leur appui, leurs pro-

tecteurs, leur soutien; ainsi nous nous montrerons dignes de nos maîtres, dont nous aurons imité la conduite; ainsi nous offrirons à une vertueuse et tendre épouse les seules consolations qu'elle puisse désormais recevoir. Ainsi sera consolée aussi l'âme de notre Desormeaux, de ce Desormeaux qui jamais dans le cours d'une vie de cinquante années ne fit une action reprochable, qui fut un modèle de toutes les vertus, et qu'il sera peut-être aussi difficile de remplacer dans les hautes fonctions qui lui étaient confiées que dans le respect et l'affection qu'il inspirait à tous. »

FIN.

IMPRIMERIE DE MIGNERET, RUE DU DRAGON, N.° 20.